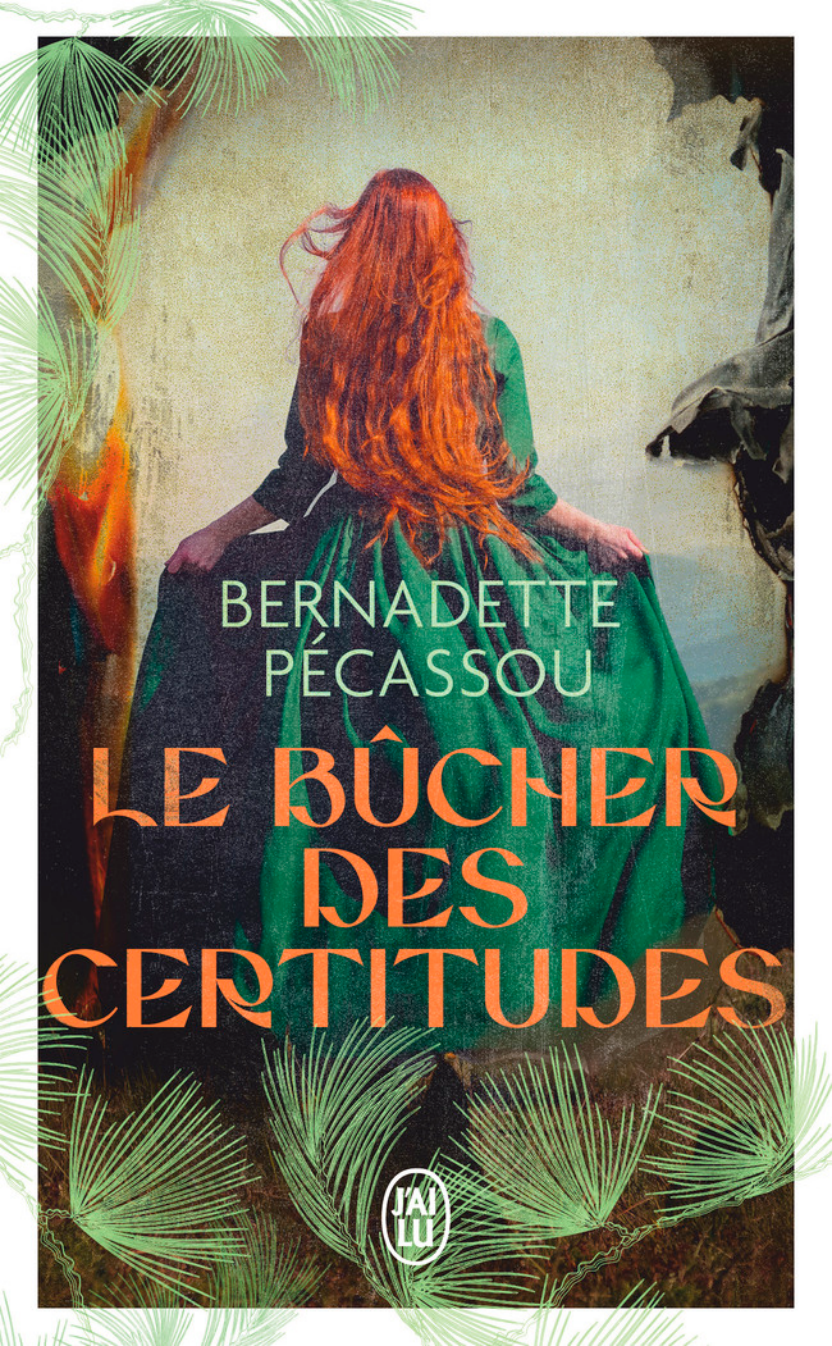




BERNADETTE
PÉCASSOU

LE BÛCHER
DES
CERTITUDES



Le bûcher des certitudes

DE LA MÊME AUTEURE

La belle chocolatière, Flammarion, 2001 ; J'ai lu, 2014.

Le bel Italien, Flammarion, 2003 ; J'ai lu, 2014.

L'Impératrice des roses, Flammarion, 2005 ; J'ai lu, 2007.

La villa Belza, Flammarion, 2007 ; J'ai lu, 2008.

La passagère du France, Flammarion, 2009 ; J'ai lu, 2011.

La dernière bagnarde, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2013.

Sous le toit du monde, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.

Je suis de celles qui restent, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

L'hôtelière du Gallia-Londres, Flammarion, 2018.

Geneviève de Gaulle. Les yeux ouverts, Calmann-Lévy, 2019.

BERNADETTE PÉCASSOU

Le bûcher des certitudes

ROMAN



© Éditions Albin Michel, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

1609. La France est loin d'être unifiée, créer cette unité est la volonté d'Henri IV. Son obsession. Une seule langue, un seul roi pour un seul pays. Et éradiquer la sorcellerie, surtout celle qui sévit en terre basque. Il envoie un homme, Pierre de Lancre. Il lui donne les pleins pouvoirs. C'est écrit, signé de sa main, entériné dans un décret du 6 juin par le parlement de Bordeaux.

Par un matin brumeux, casque de fer sanglé sous le menton tel un chef de guerre, Pierre de Lancre arrive à cheval en vue de Bayonne à la tête d'une inquiétante caravane qui la suit sur les chemins poussiéreux. Grand, large d'épaules, habitué à entraîner son corps en même temps que son esprit, il appartient à la meilleure société. Il en a l'assurance et le port, l'élégance aussi. C'est un homme de droit et de mission, il adapte ses manières à son but.

Sur ces terres, la vie est rude mais la solidarité très forte, et la cohésion de la communauté, puissante. Sans compter cette langue étrange qui tisse entre les habitants un lien unique, à défaut de faciliter les échanges, comme Pierre de Lancre ne va pas tarder à s'en apercevoir.

1

La brume s'est dissipée. En ce début d'été une chaleur écrasante est tombée sur le pays. À l'abri des ruelles étroites, les passants rasent les murs. Dans la pénombre d'une église, Graciane lave à grande eau les dalles de pierre. Cette jeune femme ne pense ni à ce qu'elle fait ni à Dieu, mais à Peyo, qui a embarqué à Saint-Jean-de-Luz pour une terre lointaine. Son fiancé s'est engagé au dernier moment avec son ami, Andrès, pour chasser la baleine, plutôt que de travailler une terre qui ne donne presque rien. De ce continent lointain, elle ne connaît que le nom : Terre-Neuve.

« Ne t'inquiète pas, ma Graciane. Je reviendrai vivant. Je tiens trop à toi pour aller mourir en mer comme un imbécile. » Il avait éclaté de rire, puis lui avait tendu sa cape brune de berger. « Promets-moi de la serrer toujours bien fort contre toi, comme ça je serai toujours là pour te protéger. »

Sans attendre, elle l'avait posée sur ses épaules et attachée sous son cou avec le joli bouton de buis qu'il avait fabriqué. « Je la mettrai tous les jours. »

Il l'avait embrassée, et les yeux pleins de larmes elle l'avait regardé embarquer sur l'océan le plus dangereux du monde. Graciane a toujours entendu les marins dire qu'en haute mer l'Atlantique nord soulève des vagues immenses, aussi infranchissables que des murs et aussi dures que la pierre. Au dernier retour de saison, il manquait huit hommes. Une baleine les avait entraînés dans les fonds. Graciane essaie de chasser de son esprit la vision des corps flottant dans les abysses, et prie Dieu de lui ramener Peyo vivant. Elle n'a plus que lui et Iban, son frère de lait. Orpheline, elle a été élevée par les parents de ce dernier. Iban est prêtre, il est aussi l'ami d'enfance de Peyo, à qui il a promis de veiller sur Graciane.

« Ne te fais pas de soucis, Peyo. J'ai besoin d'une marguillière, elle travaillera dans mon église et Notre-Seigneur veillera sur elle. »

Graciane apprécie le calme et la fraîcheur de l'église d'Iban. Elle aime son travail et le fait avec sérieux. Jamais la maison de Dieu n'a été si soignée, si fleurie. Elle est devenue son refuge. Là, isolée du monde réel, elle imagine son avenir avec Peyo. Il lui a dit qu'il partirait juste le temps de gagner suffisamment pour échapper à la servitude. Alors elle pense à leur future maison, avec un pré peut-être et des

animaux. Elle jette un coup d'œil à ce Dieu sur son trône doré. La voit-il ? L'entend-il ?

Aujourd'hui, elle s'apprête à laver chez elle les nappes brodées des autels. Quand elle sort de l'église les bras chargés, elle voit un impressionnant cortège déboucher sur le promontoire. À sa tête, Pierre de Lancre n'en croit pas ses yeux. Que fait cette femme dans la maison de Dieu ? Comment peut-elle en détenir les clefs ? Seuls les hommes d'Église ont droit à cet honneur. Et pourquoi a-t-elle les nappes liturgiques dans les bras ? Une voleuse ! Une voleuse au service de Satan ! La caravane s'arrête dans un silence brisé seulement par le piétinement et le souffle des chevaux. Dans la tête de l'envoyé royal, les conclusions sont rapides. Le roi a raison, le diable est partout sur ces terres, et menace gravement la stabilité du pays.

En ce début du XVII^e siècle, son existence ne fait aucun doute. Jean Bodin, la référence humaniste du moment, a écrit noir sur blanc que le diable envoie ses émissaires pour corrompre les hommes. Pierre de Lancre a étudié ses œuvres, il s'en est imprégné, comme il a été fasciné par le *Malleus Maleficarum*. Il s'est forgé aux idées de son temps, d'autant que son père l'a obligé à l'étude avec grande sévérité. Si l'enfant en a souffert, l'homme qu'il est devenu le remercie. Car aujourd'hui, c'est grâce à ce parcours d'excellence que le roi l'a désigné pour diriger cette mission hors norme.

De là où il se trouve, les toits rouges de la ville de Bayonne brillent au soleil, et les eaux de l'Adour éclaboussent de lumière les coteaux environnants. À la lisière de sombres forêts se déploient des prés d'un vert intense, impeccablement dessinés, et en fond de ce paysage harmonieux les sommets pyrénéens superposent leurs lignes précises telles des images de contes anciens. Le pays est beau à arracher des larmes. Pierre de Lancre est ému. Lui et les siens viennent de cette terre sublime. Un souvenir lui revient en mémoire. Il se revoit enfant dans le bureau du chai familial, une carte de géographie vient d'être accrochée au mur. Émerveillé, il la parcourt.

« Bordeaux, Béarn, Bigorre, Biscaye... » Il manque un nom. Il le cherche, en vain.

« Où est le Pays basque, papé ? »

Sans lever les yeux de ses papiers, son grand-père répond : « Oronce Fine, le géographe du roi, connaît son affaire.

— Mais...

— S'il n'a rien mis, c'est qu'il n'y a rien à mettre. Le Pays basque n'existe pas. »

Et comme le petit Pierre semble insatisfait de la réponse, il ajoute : « Le Pays basque est une terre de miséreux. Oublie-le. Aujourd'hui, tu es un Bordelais, héritier de vignes et de vin. Tu viens d'une terre riche et noble. »

— Que se passe-t-il Pierre, pourquoi cette halte ? Tu as vu quelque chose ?

Jean d'Espaignet, membre de la caravane et juge comme lui au parlement de Bordeaux, a avancé son cheval, intrigué.

— Il n'y a rien, s'empresse-t-il de lui répondre. Repartons !

Entre-temps Graciane a disparu, et Pierre de Lancre peste contre sa propre inconséquence. Qu'est-ce qu'il lui a pris de se laisser distraire par une bouffée de nostalgie alors qu'il venait de surprendre une femme dans une situation des plus anormales ? Son grand-père et son père lui ont appris à se méfier de toute séduction, y compris celle d'un paysage. Que d'hommes il a vus se ruiner pour des propriétés, des femmes, des tableaux ou des bijoux. Leur inconscience a entraîné leurs familles et leurs biens dans leur chute.

« Quand c'est trop beau, répétait son grand-père, méfie-toi. Le diable n'est jamais loin. »

Pierre de Lancre a tout pour lui et pourrait profiter de la vie, mais sa méfiance est profonde. Une stricte éducation le bride, la peur de faillir, de se laisser aller – cette tare que dans sa famille on redoute comme la peste et que l'on chasse par un travail acharné. Vexé, il se ressaisit et se fait le serment d'être plus vigilant à l'avenir. Cette mission est un honneur. Pour le roi, pour son pays, pour les siens, il se doit d'être irréprochable.

2

Dans la grande salle du château, les serviteurs ont allumé les chandeliers à huit branches et posé sur les tréteaux de longues planches couvertes de draps blancs. La nuit est tombée. La vaisselle et les verres de Venise brillent aux reflets des bougies. Les invités se pressent et l'envoyé royal respire à son aise. Enfin ! La civilisation, l'élégance et la bonne chère. Après un périple épuisant de plusieurs jours dans la poussière, il retrouve le raffinement auquel il est habitué et raconte son expédition à une assemblée curieuse et déjà séduite. N'ayant pu éviter de passer sur la grande lande pour le dernier tiers du voyage depuis Bordeaux, il explique que sa caravane s'y est à plusieurs reprises embourbée.

— Un piège redoutable, s'agace-t-il en maudissant ce territoire immense et désert parsemé de lagunes et de mauvais chemins... À croire qu'ils sont faits exprès pour perdre

les voyageurs qui ont la mauvaise idée de s'y aventurer.

— Et pourtant vous avez pris le risque ! s'exclame Aimée d'Artix, admirative. Car vous avez raison, c'est dangereux. La lande est infestée de soldats en guenilles qui crèvent de faim et se jettent sur tout ce qu'ils trouvent. Le mois dernier, ils ont détroussé un pauvre voyageur de commerce qui a bien failli y rester. Vous avez eu la chance de ne pas en avoir rencontré.

Pierre de Lancre se penche vers elle, un étrange sourire aux lèvres.

— Je crois plutôt que ce sont eux qui ont eu la chance de ne pas tomber sur moi.

Surprise, son hôtesse laisse échapper un petit rire nerveux. Aimée n'éprouve ni compassion ni empathie pour ces soldats abandonnés à leur sort par le roi de France après l'avoir servi des années dans ses guerres de religion, mais le ton de son invité la laisse perplexe. Est-ce un avertissement ? Que veut-il dire ? Quelque chose en lui l'inquiète. Comme une violence sourde. Elle sait bien qu'il est là pour nettoyer le pays, puisque c'est son propre fils qui est à l'origine de sa venue. Par un courrier écrit et signé avec le seigneur et bailli de la région, son fils a sollicité Henri IV afin qu'il les débarrasse des sorcières et des mauvais sorts qu'elles jettent sur leurs terres. En réalité, ces sorcières ont les traits de leurs ennemis jurés de la côte, à Ciboure et

Saint-Jean-de-Luz, contre lesquels ils mènent une guerre sans merci.

Le roi n'a pas choisi Pierre de Lancre par hasard. Aimée d'Artix et lui ont une parenté commune, et ces liens devraient la rassurer, pourtant elle reste sur ses gardes. L'époque est incertaine. Les espions pullulent, tout le monde trahit tout le monde. Il y a peu, on assassinait sans hésitation. Le duc de Guise et Henri III n'y ont pas survécu, et nul ne sait plus à quel saint se vouer ni à quel Dieu adresser ses prières. En trente ans de guerres, les religions ont dressé les hommes les uns contre les autres, et il ne fait pas bon être du mauvais côté. Mais quel est le bon ? Aimée a choisi son camp. Elle est catholique comme les rois d'Espagne, et la récente conversion du roi de France Henri IV la laisse dubitative. Elle n'oublie pas qu'il a été protestant et le fils de la grande prêtresse Jeanne d'Albret.

Brusquement, son invité la sort de ses pensées en levant son verre à sa santé et à celle de sa famille. Il manie si bien le compliment sur le raffinement de sa table et la richesse de ses mets que sa sincérité l'apaise, elle décide donc de profiter pleinement de la soirée et de chasser ses craintes. Après tout, les affaires de son fils se présentent bien.

Les musiciens jouent des airs traditionnels et les serviteurs remplissent les verres. Ravis, les convives n'ont d'yeux et d'oreilles que pour l'envoyé royal. Fière de recevoir ce parent habitué à fréquenter la cour, elle

explique à l'amie assise à ses côtés que Pierre de Lancre est petit-fils de Basques, même si sa branche a fait fortune à Bordeaux dans le commerce du vin et a connu dans la capitale d'Aquitaine une fulgurante ascension sociale. Lié par son mariage à la prestigieuse famille de Montaigne dont il a épousé la petite-nièce, Jeanne de Mons, il s'affiche humaniste, la nouvelle philosophie en vogue. Un parcours fulgurant et exceptionnel dans lequel la fortune familiale et le poste de son père, juriste et conseiller du roi, ont joué un rôle non négligeable. Il a fait de longs séjours en Italie, pays à la mode dans les cours d'Europe. N'étudier qu'en France est ordinaire, il faut être cosmopolite et parler plusieurs langues. Le fin du fin étant d'avoir des diplômes dans une université étrangère. Pierre a obtenu sa licence et son doctorat de droit dans la prestigieuse université de Turin.

— Mais, avance soudain son amie après une légère hésitation, son arrière-grand-père s'appelait bien Rosteguy, n'est-ce pas ?

Aimée confirme.

— Alors pourquoi avoir changé de nom ? Ses origines basques le dérangent ?

Aimée se redresse, contrariée. Pierre s'appelait Rosteguy, mais pour s'intégrer dans les cercles du pouvoir et de la cour, mieux valait un nom à particule.

— Les choses ont été faites dans les règles sans rien voler à personne. Son père est très

fortuné et a acheté le titre et la maison. En quoi cela pose-t-il problème ?

Soucieuse de ne pas déplaire, l'invitée n'insiste pas, mais songe en son for intérieur que renier ses origines pour satisfaire aux codes du pouvoir n'est pas bon signe. Surtout chez les Basques, si fiers de leurs origines.

La nuit est déjà bien avancée quand les invités quittent les lieux. La lune éclaire leurs silhouettes sous les arbres de l'immense parc comme dans un décor de théâtre. Grisés par cette brillante soirée dans le château d'une famille estimée, ils éprouvent le plaisir d'être entre soi et se saluent, complices. Du haut de l'escalier de pierre, Aimée les suit du regard jusqu'à ce que la dernière voiture disparaisse vers la route d'Espagne. Cette soirée, qui lui a demandé tant de stratégie et d'efforts ne serait-ce que pour composer le plan de table, a été une réussite.

— Votre dîner a été exceptionnel, lui déclare le bailli en prenant congé. Et notre envoyé royal est un allié de poids. Vous avez entendu comme il a fustigé l'attitude de nos ennemis armateurs de la côte ? *Enlever les hommes à la terre nourricière pour les envoyer loin de leurs familles se perdre en mer, c'est l'œuvre du malin*, a-t-il déclamé haut et fort.

— *Et c'est aller contre la volonté de Dieu. Voilà pourquoi je suis venu ici, à son service*, renchérit son fils. Tout le monde a bien compris. Dès

demain, il va sur la côte faire ce qu'il faut. C'est acquis.

Aimée se rengorge. Justice sera enfin rendue. Leurs ennemis vont comprendre qu'il ne fait pas bon voler leurs paysans pour en faire des marins ! En moins de deux années, les armateurs de Ciboure et de Saint-Jean-de-Luz se sont énormément enrichis, tandis que les propriétaires terriens souffrent de pénuries de récoltes et d'hommes. L'arrogance de ces nouveaux riches qui arborent de faux blasons sur les façades de leurs grosses maisons et se font servir par des esclaves noirs révulse Aimée.

Ce soir, elle devrait être comblée. Son fils et son ami le bailli Caupenne ont fomenté une belle vengeance en criant aux sorcières. Dédaignant le parlement de Bordeaux, ils se sont adressés directement au roi de France. Mais pourquoi le roi les a-t-il écoutés ? La ficelle est pourtant un peu grosse... Quel est son intérêt ? Étant donné l'instabilité qui règne en France et ses rapports houleux avec le roi d'Espagne, Henri IV devrait avoir d'autres chats à fouetter. Sans compter ses histoires de femmes qui lui créent les pires ennuis.

En regagnant sa chambre, de sombres pensées assaillent Aimée. Dans la moiteur de la nuit, elle étouffe. Elle ouvre la fenêtre. L'air est frais et le parc, paisible. Un silence à peine dérangé par le cri d'un hibou perdu dans les frondaisons. Aimée aspire de longues bouffées d'air. Son pays la reconforte dans les moments de doute, avec sa voûte

étoilée, sa ligne d'horizon infinie, le roulement de l'océan au loin et ses collines bleutées. Soudain, un coassement l'interrompt. Intriguée, elle se penche vers les douves et pousse un cri d'effroi. Un horrible crapaud la fixe de ses yeux globuleux. Effrayée, elle referme précipitamment la fenêtre et se réfugie entre ses draps. Des grenouilles qui viennent chercher le frais dans ce coin humide du château familial, elle en a vu beaucoup, mais un batracien comme celui-là, couleur bronze et couvert de pustules, jamais. Le découvrir après avoir fêté l'arrivée de Pierre de Lancre ne peut être un hasard. Elle en tremble.

Les signes, Aimée d'Artix y croit. Elle est née à une époque où les hommes voyaient en toutes choses l'intervention de divinités inconnues. Même si la Renaissance éclaire le monde d'un jour nouveau et que philosophes, lettrés et scientifiques y contribuent, ce soir leur connaissance ne peut rien contre les démons et les sorcières qui hantent l'esprit de la vieille dame.

« Les sorcières portent sur leur épaule droite un affreux crapaud, lui a encore affirmé récemment Augustine, sa voisine. Celui qui le regarde dans les yeux part directement en enfer ! »

Augustine perd un peu la tête, mais Aimée a lu elle aussi l'incontournable *Malleus Maleficarum*. Ce livre a fait naître en elle de nouvelles peurs, bien plus terrifiantes que les petits génies des croyances païennes qui ont

bercé son enfance. Même les vieilles pierres du château l'inquiètent. Le *Malleus* est très clair, la main du diable est partout. Alors Aimée croit déceler dans leurs mauvaises jointures l'ombre des maléfices.

À mille lieues de là, sous le ciel d'un autre continent, un jeune homme éclaboussé de sang tranche dans le lard d'une énorme baleine. Ses gestes sont précis, puissants. Il vient de lui ouvrir le ventre. Elle est pleine, et avec deux autres marins, il tue son baleineau de plusieurs coups de lame. Peyo a tout juste vingt ans. Des baleines, il en a déjà tué et dépecé, mais un baleineau, c'est la première fois. Debout, les pieds au milieu de cette masse informe de viscères et d'intestins gluants, il a du mal à ne pas glisser. Depuis qu'il tue et que sa lame d'acier tranche une chair vivante, Peyo connaît la véritable peur. Celle qui tord les boyaux à s'en faire vomir, celle qui oblige à grandir pour l'affronter et survivre. Sur les bancs de Terre-Neuve au bord du golfe du Saint-Laurent, quel autre choix pour ces hommes que de lutter ensemble pour défier ces gigantesques monstres ? L'âpreté du combat accapare toutes leurs forces, et ne

laisse aucune place aux conflits et aux différences. Pas de temps à perdre. Ils sont portés par l'espoir fou de ne plus dépendre un jour d'un seigneur de la terre ou de la mer. C'est pour cette liberté qu'ils risquent leur peau à chaque voyage. Le soir au coin du feu, en faisant griller des bouts de lard sur la braise, ils parlent des navires qu'ils rêveraient de posséder, un de ceux capables de transporter les produits de vingt-cinq baleines en un seul voyage. Un trésor de kilomètres d'intestins séchés pour confectionner des cordes, des quantités de fanons pour les parapluies ou les corsets, des os qui servent à tout, sans compter le cuir des peaux et les mille deux cent cinquante tonnes d'huile de graisse fondue pour lubrifier les mécanismes de toutes sortes et éclairer les villes et les maisons. Un seul voyage, et c'est déjà la fortune.

Ce soir, Peyo a le cœur sombre. La pêche des grands mammifères ne ressemble en rien à celle des pêcheurs du port de Saint-Jean-de-Luz. En changeant de continent, elle a changé de dimension, la lutte est titanesque. Les baleines se défendent de longues heures, parfois des jours entiers. Dans l'œil minuscule de leur monumentale carcasse Peyo a vu de l'effroi. Saignées, déchirées par les harpons, elles vont jusqu'au bout de leurs forces. Leur ténacité force son admiration et celle des autres marins. Dans la nuit, Peyo fait un cauchemar. Il se voit larder de coups de lame un baleineau, et au moment où tombent les

viscères, il découvre que le ventre est celui de Graciane. Il se réveille en hurlant, bouleversé.

— Qu'est-ce que tu as, tu t'es blessé ? Tu as mal ?

Andrès le regarde, inquiet.

— Non, c'est juste un cauchemar.

Massacrer à longueur de journée, vivre au milieu du sang et des ventres ouverts, n'épargne aucun marin. La violence est psychologique, physique. Des années de pêche n'y font rien, on ne s'y habitue jamais. Certains s'endurcissent, d'autres s'enivrent, et tous broient de sombres pensées. Mais aucune ne sort de Terre-Neuve. De retour au pays, ils racontent avec fierté les affrontements avec les monstres de l'océan, des face-à-face terribles qui font vivre leurs familles de longs mois. Il n'y a pas si longtemps, Peyo les avait écoutés avec admiration et en avait rêvé. Aujourd'hui, il découvre la souffrance qu'ils taisent voyage après voyage.

— Ne t'inquiète pas, dit-il à Andrès. C'est fini.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Pas question de parler de ses états d'âme. Ici personne ne peut douter, ni flancher. Les cales des navires doivent se remplir et ils n'en sont qu'au début. Andrès n'est pas dupe, il espère seulement que Peyo tiendra le coup.

Le soleil vient de se lever et il fait déjà terriblement chaud. Amalia se dépêche. Murgui est venue la prévenir qu'on l'attend à Ciboure pour accoucher la fille Etcheverry. Dans sa besace, elle a emporté des onguents de sa fabrication et des plantes cueillies en montagne, sur les pentes de la Rhune. Elle a beau savoir exactement ce qu'il faut, elle est inquiète comme à chaque naissance.

Autour d'elle, Murgui virevolte, ce qui a le don de l'agacer. L'adolescente aime se rendre indispensable même quand Amalia n'a pas besoin d'elle. Mais de tous les enfants qu'elle a aidés à naître, Murgui est sa préférée. À quinze ans passés, elle n'a jamais quitté la maison de son père, cordier à Ciboure, et on la surnomme « la Gitane », allusion à sa mère. C'est Amalia qui l'a fait venir au monde et qui, la première, l'a tenue dans ses bras. Murgui est belle et vive. Insolente aussi, et intrépide. Pourtant elle est souvent la cible de

moqueries à cause de ses origines maternelles, et de jalousies féroces à cause de sa beauté. La rumeur, qui a peu d'imagination, dit qu'elle aime séduire les hommes. Mais la rumeur se trompe. Murgui en aime un seul : Bixente, un jeune charbonnier qui vit en lisière de la forêt de Lizarrieta et qui trafique avec de jeunes Espagnols, charbonniers eux aussi. On ne sait si leurs peaux sont brunies par trop de soleil, ou noires par trop de charbon, mais les filles s'écartent quand ils arrivent au port de Ciboure et de Saint-Jean-de-Luz. Flanké de ses copains et noir comme eux, Bixente marche tête haute, mains enfoncées dans les poches de son pantalon crasseux. Il va taper la pelote jusqu'à s'en faire saigner les paumes. Murgui se cache pour l'observer. Elle pourrait rester des heures à ne regarder que lui, à n'écouter que son rire qui éclate lorsqu'il réussit une passe. Il est joueur, râleur, et les angoisses qui ont abîmé le moral de ce pays semblent n'avoir jamais atteint la moindre parcelle de sa nature heureuse. Quand il est là, Murgui oublie les méchancetés et les moqueries. Il est plein de lumière, il est son seul bonheur.

— Qu'est-ce que tu fais encore là-dehors à rêvasser ? Je t'avais dit de rentrer chez toi.

Le bébé est né et Amalia est épuisée. Elle secoue la tête tandis que Murgui file à travers champs. L'âge pèse sur ses épaules. De tous ces enfants qu'elle a aidés à naître, aucun n'est le sien. Elle n'a jamais eu envie d'être mère.

Son bonheur et sa richesse, elle les trouve à portée de main. Dans la nature, les plantes, et dans un monde minuscule d'insectes et de bestioles qui s'agitent partout. L'aube est splendide, elle embaume. Amalia ramasse des baies, qu'elle doit cueillir avant le lever du jour et faire sécher selon des règles précises qu'elle tient des femmes de sa famille, guérisseuses depuis la nuit des temps. Dans la maison de ses ancêtres, rien n'a changé. Une seule pièce en terre battue dans laquelle son arrière-grand-mère et sa grand-mère ont vécu seules. Le mari de l'une est mort d'épuisement à force de travailler une terre qui ne donnait rien, l'autre a disparu en mer. Quant à son propre père, Amalia ne l'a jamais connu. Il s'était mis en couple avec sa mère pour « s'essayer », selon la coutume du pays. En temps qu'aînée, la mère d'Amalia avait hérité de la maison familiale, alors qu'en tant que cadet, son père avait été déshérité de la sienne. Mais le couple n'a pas tenu. La mère d'Amalia a préféré parcourir la montagne et faire son travail de guérisseuse, et comme tous les cadets déshérités, son père est parti sur les routes. Jeune, Amalia pensait à lui, le cœur serré. Savait-il qu'il avait une fille ? Mais elle ne s'attardait pas sur ces pensées. Dans ce pays, assurer sa propre survie était l'essentiel.

Le seul et véritable épisode douloureux de sa vie a eu lieu lorsqu'elle a voulu, à son tour, se marier. Car en ce pays la règle est stricte : en tant qu'aînés, ni elle ni l'homme qu'elle

aimait, Paskoal, ne pouvaient abandonner leur maison et les anciens. La maison dictait sa loi. Ils l'ont appliquée sans discuter, mais en ont beaucoup souffert. Amalia aurait tant aimé vivre auprès de Paskoal, entendre le son d'une voix d'homme et son pas plus lourd résonner dans sa maison. Pendant une dizaine d'années, ils se sont rejoints dans une grotte en bord de falaise. Ils y ont vécu de beaux moments, ont beaucoup pleuré aussi. Un jour, elle lui a apporté un petit chiot qu'elle avait trouvé dans la montagne. Il l'a appelé Tchakur, ce qui en basque signifie « chien ». Ça l'a fait rire. Au fil des ans, leurs rendez-vous se sont espacés, et quand les anciens sont morts, il était trop tard pour s'installer ensemble. Ils s'aimaient encore, mais avaient appris à vivre heureux autrement. Elle, dans sa montagne avec ses plantes, lui avec son chien sur les terres rugueuses. Depuis, quand ils se croisent au hasard des chemins, ils sourient de plaisir, échangent quelques mots, puis s'en vont chacun de leur côté avec un léger pincement au cœur.

En revenant de Ciboure, Amalia aperçoit Paskoal, son éternel bâton à la main, et Tchakur à ses pieds. Sous son béret, ses cheveux sont devenus d'un blanc intense et son visage est traversé de sillons profonds. Mais il se tient droit, et son regard est toujours aussi vif.

— Que fais-tu à cette heure loin de tes pâturages et de tes bêtes ? Ce n'est pas ton chemin.

au rocher, ils l'entendent hurler et savent qu'ils arrachent à Dieu pire que ses entrailles. Ils mettent sa chair à vif. Quand l'orage se fracasse entre les parois à rendre sourd pour la vie entière, c'est Lui qui les menace. C'est Sa fureur divine. Dans ces heures-là, ils n'en mènent pas large. Quand les carriers tapent le caillou dans leur nid d'aigle, entre eux et Dieu il n'y a que le vent. Dans ces solitudes de pierre tout se joue entre la vie et la mort.

Quand l'accident arrive, et il arrive souvent, les chairs qui éclatent, les râles de celui qui meurt écrasé dans d'affreuses souffrances, ça doit rester entre hommes. Les carriers ne veulent à aucun prix que leurs femmes et leurs filles puissent assister au drame. Les images, les hurlements, impossible de s'en défaire. Une hantise dans des nuits de cauchemar. En protéger leurs femmes et leurs filles, c'est la fierté de ces hommes. Ça suffit bien pour elles de pleurer les morts une fois descendus au village. Leurs fils, eux, doivent s'habituer, s'endurcir. Apprendre à devenir des hommes.



13926

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 4 septembre 2023*

Dépôt légal septembre 2023
EAN 9782290385180
OTP L21EPLN003434-554528

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion